Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2001)

Heft: 2

Artikel: Du bon usage littéraire des contextes

Autor: David, Jérôme

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870233

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DU BON USAGE LITTÉRAIRE DES CONTEXTES

Le texte, comme ressource aveugle d'éléments signifiants offerts à l'interrogation du lecteur, ne devient lisible qu'à condition d'en organiser certaines composantes en une configuration cohérente. Dans le cas des études littéraires, cette détermination suppose un geste théorique qui décide du même coup du sort réservé au contexte. Depuis une vingtaine d'années, les échanges sporadiques entre études littéraires et sciences sociales ont suggéré trois types possibles de contextualisation de la littérature : sociohistorique ; épistémique ; éthique. Cet article dresse un référentiel heuristique combinant ces trois axes, afin d'établir une sorte de « topologie » de la littérature étudiée dans un dialogue avec les sciences sociales. Il s'interroge en conclusion sur la nature des corrélations entre contextualisations et configurations textuelles.

Le degré zéro du contexte

Dans un style désabusé et délibérément polémique, Antoine Compagnon a récemment fait le diagnostic du désarroi des études littéraires : « La théorie s'est rangée et elle n'est donc plus ce qu'elle était : elle est là au sens où tous les siècles littéraires sont là, où toutes les spécialités se côtoient à l'université, chacun à sa place. Elle est casée, inoffensive, elle attend les étudiants à l'heure dite, sans autre échange avec les autres spécialités ni avec le monde que par le truchement de ces étudiants qui errent d'une discipline à l'autre. Elle n'est pas plus vivante que les autres, au sens où ce n'est plus elle qui dit pourquoi et comment il faudrait étudier la littérature, quelle est la pertinence, l'enjeu actuel de

l'étude littéraire. Or rien ne l'a remplacée dans ce rôle, et l'on n'étudie d'ailleurs plus beaucoup la littérature » [1].

Il faut selon lui restaurer la théorie, et s'en munir pour mettre à mal les « vieilles questions » que le « sens commun » charrie, et auxquelles il répond à sa façon, c'est-à-dire mal. Compagnon retient sept de ces problèmes mal formulés, et chaque chapitre de son ouvrage se confronte à l'un d'eux : la littérarité, l'auteur, la représentation, la réception, le style, l'histoire et la valeur.

Ce serait, si Compagnon osait le mot[2], une épistémologie : non pas celle des études littéraires actuelles, mais celle de l'effritement de la nouvelle critique. Car il est une « vieille question » que l'ouvrage semble tenir pour réglée, et sur laquelle il ne revient pas, c'est la prééminence du texte et son *irréductibilité* à tout contexte : « La littérature, ou l'étude littéraire, est toujours prise en sandwich entre une approche historique au sens large (le texte comme document) et une approche linguistique (le texte comme fait de langue, la littérature comme art du langage), qui sont irréductibles. »[3].

Aussi puis-je tomber d'accord sur tout ce que dit Compagnon — c'est-à-dire la consternation face à la morosité qui règne dans les études littéraires, le caractère stimulant de la polémique, et les bienfaits de l'échange de procédures d'une discipline à l'autre —, sans lui concéder l'essentiel : le régime d'existence autarcique du texte.

Cette autonomie proclamée du texte repose en effet sur une *définition* de la littérature, c'est-à-dire un ensemble de critères bien plus théoriques qu'empiriques, que Compagnon, même sous la forme de l'aporie, explicite à sa manière. La littérature intègre, nous dit-il, tous les textes qu'une société juge dissociables de leur « contexte d'origine »[4]. C'est donc l'autonomie du texte qui définit la littérature. Ce postulat délimite *a priori* un champ d'investigation : la nouvelle critique refuse toute pertinence à des éléments contextuels, mais elle écarte également tout ce qui relèverait, *dans le texte même*, de la mise en scène des personnages ou, autre

---

1. Antoine COMPAGNON, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris : Seuil, 1998, p. 12.
2. Il s'en retient par « peur des grands mots », *ibid.*, p. 281.
3. *Ibid.*, p. 30-1.
4. *Ibid.*, p. 45-6.

exemple, d'une intention artistique guidant les agencements stylistiques,— personnages et intention s'inscrivant encore dans cette « philosophie de la conscience » contre laquelle elle s'est en grande partie élaborée à la fin des années 1960. Que la nouvelle critique exclue le contexte passerait encore, parce que cela figure à son programme ; mais qu'elle revendique la prééminence du texte en s'interdisant d'en étudier toutes les ressources signifiantes, cela doit nous suggérer que toute définition de la littérature a *deux* ombres portées : elle tranche à la fois ce qu'est le contexte et ce qui, dans le texte, constitue l'échelle privilégiée d'analyse. Le texte et le contexte sont donc davantage des problèmes que des évidences.

Types et degrés de contextualisation

On se méfie du contexte, dans les études littéraires, parce qu'on oublie que ce n'est pas un *fait*, mais une *construction*. Il y a là une forme de naïveté épistémologique[5], dont les effets rejaillissent sur la notion même de « texte ». Un fait : on rabat par exemple le contexte sur les procédures qu'ont proposées les différents paradigmes de la sociologie de la littérature, et on s'inquiète de leur rigidité scientiste et de la place mineure qu'y tient le texte. Une construction : la rigidité scientiste la plus péremptoire repose encore sur un système de préférences qu'on peut mettre au jour ; aussi n'y a-t-il pas de contextes tout prêts à l'emploi, mais « des opérations, des procédures, des expériences de contextualisation qui touchent de manière partielle, spécifique et relative une part du réel historique »[6]. On peut refuser la direction spécifique selon laquelle un paradigme élabore ses connections entre des traits textuels et des traits prélevés ailleurs (réalité sociale ou autres savoirs), mais on ne peut pas faire l'économie de la contextualisation, fût-elle de degré zéro.

Je défendrai ici l'idée que toute contextualisation, qu'elle soit « nulle » ou d'obédience objectiviste, vise à organiser le matériau textuel d'une façon spécifique. Le contexte ainsi entendu n'est

---

5. Partagée par les sciences sociales, si l'on en croit Bernard LAHIRE; voir « La Variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques », *Annales HSS*, 2 (1996), p. 381-407.

6. Christian JOUHAUD, « Présentation », *Annales HSS*, 2 (1994), p. 273, cité par B. Lahire, « La Variation des contextes », p. 393.

pas un rival du texte ; il lui est coextensif. Les « contextes » de la littérature ne viennent donc pas s'immiscer avant l'étude des textes. Ils ne réduisent pas à tout coup la textualité à un ornement illustratif. Mais ils n'entrent pas non plus sur la scène de l'interprétation une fois que tous les rôles ont été distribués ; et le décorticage des agencements textuels n'est pas la condition préalable à la convocation d'éléments non linguistiques.

Mon propos va porter, plus précisément, sur les tentatives de contextualisation de la littérature *à l'horizon des sciences sociales*. Une fois cette restriction établie, on peut distinguer trois types de contexte qui recouvrent trois axes de contextualisation : *sociohistorique, épistémique, éthique*. Ces axes pointent chacun une direction dans laquelle s'engagent plus ou moins exclusivement certaines recherches actuelles, que je développerai en guise d'exemples. Le point d'origine est apparenté schématiquement aux postulats de la nouvelle critique.En réalité, la plupart des recherches se meuvent dans l'espace à trois dimensions dessiné par ces axes, et les recherches les moins soucieuses de « hors-texte », comme on dit depuis ce point d'origine, en appellent souvent aux noms propres et aux dates, qui colportent subrepticement, ne serait-ce que dans l'esprit du lecteur, des propriétés non textuelles.

Ce que je propose ici n'est donc rien d'autre qu'une sorte de topographie logique dont la finalité tient tout entière dans l'espoir de voir un jour les recherches cataloguées hâtivement sous la dénomination « Littérature et sciences sociales » se trouver un domaine d'objet commun, et une rigueur comparable. Il sera facile, une fois précisées l'origine et les directions des axes, de retrouver les coordonnées réelles de chacune des recherches actuelles.

Pour évoquer ce référentiel à valeur heuristique, j'en fixerai certaines coordonnées à l'aide d'ouvrages récents. Ces exemples de « décentrement » de la littérature par rapport à elle-même suggéreront la direction logique des trois axes et détailleront sur pièces les variations très déroutantes et donc très instructives que chacun des types de contextualisation autorise au plan de la corrélation des traits textuels et contextuels.

Parler de « contexte » de la littérature, c'est le plus souvent évoquer l'un de ces axes : la contextualisation *sociohistorique*. La sociologie de la littérature a donné le ton ici, et fourni les procédures à suivre pour articuler des éléments textuels à des phénomènes sociaux évolutifs. L'approche de Pierre Bourdieu s'est

imposée dans les études littéraires depuis une dizaine d'années, à la faveur de la publication des *Règles de l'art*[7]. Elle conjugue l'étude des composantes *formelles* des textes avec une conception *matérialiste* du contexte : ces deux points sont indissociables dans la définition de la littérature privilégiée par la sociologie de la légitimité, mais peuvent chacun être discuté et prolongé dans d'autres directions de recherche.

Le type de contextualisation *épistémique* est d'émergence plus récente. Il suppose d'avoir renoncé au scientisme et au « rhétorisme », et d'accepter l'idée que la littérature, au même titre que les sciences sociales, mais d'une manière spécifique et mouvante, est un mode discursif d'organisation et de connaissance du réel.

L'axe *éthique* est pour l'heure encore tracé en pointillés. On aurait du mal à l'illustrer par des recherches abouties, et il faut opérer certains recoupements entre des publications disparates pour en définir les propriétés. C'est presque un champ de recherches offert en pâture aux enthousiastes ou, si l'on préfère, un programme. Il vise à considérer la littérature comme un vivier de formes de vie ou d'*ethos* exemplifiés dans des textes, c'est-à-dire comme une ressource d'identification variable et évolutive.

La littérature comme objet historique et social

Dire de la littérature qu'elle constitue un objet historique, c'est mettre l'accent sur l'évolution des conceptions de la littérature, des pratiques d'écriture, de diffusion et de lecture, ainsi que des institutions qui en pérennisent les plus reconnues. L'étude du caractère social de la littérature recoupe en grande partie le point de vue historique. Tout simplement, d'une part, parce que les historiens décrivent désormais des évolutions et des tendances plutôt que des faits et des événements, et cherchent le plus souvent à en rendre raison par l'invocation des luttes et des débats qui traversent et structurent le monde social. Et aussi parce que, d'autre part, les sociologues considèrent de plus en plus que la description des ordres sociaux se nourrit de leur genèse historique, et que toute forme de pouvoir a une histoire qui en éclaire les effets spécifiques.

Le point de vue historique et social sur la littérature suppose de la considérer comme un phénomène culturel évolutif et polyvalent, complexe et conflictuel. Pluralité des significations et plura-

---

7. Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, 1992.

lité des ressources : le « réalisme symbolique »[8] de la plupart des conceptions contemporaines de la culture en sciences sociales articule, sur des modes divers, les formes symboliques et les pratiques ordinaires. Selon qu'on insiste sur la production ou la réception de la littérature, le cheminement argumentatif et l'échelle d'analyse privilégieront diversement ses dimensions symbolique et matérielle, formelle et sociale. Dans un cas, comme on va le voir, le texte est essentiellement une production symbolique qu'explique ou comprend le matérialisme du contexte ; dans l'autre, le texte se résorbe dans la multiplicité de ses éditions matérielles, et il devient le support des significations que lui ont attribuées différents groupes sociaux.

Le matérialisme du contexte

La notion de « champ littéraire » proposée par Pierre Bourdieu est un cadre théorique remarquable pour rendre compte du marché inégal de ce qu'il appelle les « biens symboliques »[9]. Elle est d'usage courant dans les études littéraires depuis la parution des *Règles de l'art* en 1992. Cet apport théorique a ouvert aux études littéraires des articulations nouvelles entre des domaines déjà constitués, et de vastes chantiers empiriques nouveaux. L'histoire littéraire a ainsi été revisitée à partir du foyer de la « littérature pure » de la seconde moitié du XIXe siècle en France, considérée comme le parangon de l'autonomie la plus conséquente du champ littéraire[10]: ce sont, entre autres exemples, les travaux d'Alain Viala sur le XVIIe siècle[11], de Christophe Charle sur le XIXe siècle[12] ou de Gisèle Sapiro sur le XXe siècle[13].

---

8. J'emprunte cette expression à John et Jean COMAROFF, *Ethnography and the Historical Imagination*, Boulder-San Francisco-Oxford : Westview Press, 1992, p. 20.

9. P. Bourdieu, « Le Marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 22 (1971), p. 49-126.

10. Jean-Louis FABIANI discute, dans un article récent consacré aux travaux de Pierre Bourdieu, la problématique inscription de la logique des champs dans l'histoire (« Les Règles du champ », *in* Bernard Lahire éd., *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris : La Découverte, 1999, p. 88-91).

11. Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain*, Paris : Minuit, 1985.

12. Christophe CHARLE, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme*, Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1979.

13. Gisèle SAPIRO, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris : Fayard, 1999.

Le champ littéraire désigne l'arène sociale où se déploient les activités liées à la littérature. Elles impliquent un grand nombre d'individus qu'intéresse la fabrication des œuvres et des réputations, et qui luttent pour faire reconnaître leur point de vue par les autres, sans pour autant remettre en cause leur intérêt commun pour la littérature. Elles engagent moins des justifications de la nécessité de la littérature que des conceptions de ce qu'elle devrait être. Les luttes se déroulent sous la contrainte des croyances dominantes et des institutions en place : ce sont autant de ressources susceptibles d'être mobilisées par les individus, que leur origine sociale, leur formation, leur parcours et leur crédit auprès des autres littérateurs préparent à utiliser différemment.

Le champ littéraire s'élabore donc empiriquement en tenant compte des individus conduits par un intérêt commun pour la littérature. Les formes de cet intérêt, que Bourdieu nomme «*illusio*», varient historiquement, au gré des conflits par lesquels un groupe social ou une génération d'écrivains parvient à imposer son point de vue normatif sur la littérature. La lutte pour la domination symbolique au sein du champ littéraire met aux prises des réponses diverses à des questions identiques : « qu'est-ce que la littérature ? », « comment écrit-on ? », « sur quels sujets ? », « avec quels techniques ? », « pour quel public ? », « comment lit-on ? », et « comment doit-on vivre si l'on se consacre à la littérature ? ».

Pour restituer un état *déterminé* du champ littéraire, il faut recenser les individus réunis autour de la norme légitime : une norme périclite avec ses cliques d'écrivains, ses genres, ses procédés d'écriture, ses publics, et ne parvient jamais à donner le ton dans le champ littéraire ? Elle n'apparaîtra jamais dans la sociologie historique de la littérature que sous la forme négative de l'échec. Dans un sous-chapitre emblématiquement intitulé « Le point de vue de Flaubert », Bourdieu nous décrit les entreprises romanesques qui s'offraient à l'écrivain lorsqu'il choisit d'écrire son premier roman : « il n'y a pas de romancier de l'envergure de Balzac, mais on cite, pêle-mêle, Octave Feuillet, Sandeau, Augier, Féval, About, Murger, Achard, de Custine, Barbey d'Aurevilly, Champfleury, Barbara, à qui il faut ajouter [...] tous les romantiques de second ordre, aujourd'hui totalement oubliés, mais qui furent des best-sellers, les Paul de Kock, Janin, Delavigne,

Barthélémy. Dans cet univers confus, au moins à nos yeux, Flaubert sait reconnaître les siens. »[14].

Indistinction des écrivains « totalement » oubliés, wagons de noms propres « de second ordre » égrenés « pêle-mêle », allusion à « l'envergure de Balzac », prise en charge énonciative ambiguë du « on »: mais qui donc parle dans ce passage ? Flaubert ou Bourdieu ?

Cette ambivalence rejoint le constat établi par Jean-Claude Passeron au sujet du traitement que réserve aux cultures dominées — on dirait ici les écrivains dominés dans le champ littéraire —, la sociologie de la légitimité élaborée par Bourdieu : « Pour dire complètement la violence symbolique qui est faite par l'ordre social aux symbolismes dominés, la théorie de la légitimité culturelle s'expose à toujours répercuter quelque chose de l'opposition dominante entre « goût » et « non-goût », à faire un « bout de chemin » énonciatif (mais qui peut mener loin) en s'appuyant sur une opposition descriptive qui est celle-là même à travers laquelle s'accomplit la violence symbolique qu'elle vise à objectiver. »[15]

La *définition* de la « bonne » littérature qui préside au choix des objets de Bourdieu et à leur traitement, ne se décèle cependant que difficilement dans l'analyse de Flaubert, dans la mesure où s'y instaure un court-circuit autorisé entre les présupposés savants et les préjugés indigènes. Les uns et les autres se recoupent en effet sur des éléments constitutifs à la fois du projet artistique de Flaubert et du projet sociologique de Bourdieu : l'aspiration à l'*autonomie* de l'écrivain et du savant, le souci d'ancrage *empirique* de ses histoires et de ses enquêtes, l'effort d'élaboration de *types* sociaux, et la *réflexivité* vigilante de l'écriture. On repère la définition de la « bonne littérature » dans ses effets sur l'étude de la « mauvaise littérature »: tout n'y est que nécessité économique, brouhaha et labeur conformiste. Et tandis que Bourdieu distingue Flaubert de Gustave, il évoque « les » Paul de Kock, Janin, Delavigne, Barthélémy.

Une telle définition de la littérature a, comme nous l'avons vu, une double ombre portée. Elle engage d'une part un matérialisme du contexte qui attribue une pertinence négligeable aux écrivains

---

14. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, p. 133.

15. Claude GRIGNON et Jean-Claude PASSERON, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris : Gallimard / Seuil, 1989, p. 142.

mineurs, et d'autre part une conception du texte envisagé comme un ensemble de caractéristiques formelles abstraites. Cette corrélation spécifique du *texte* et du *contexte* ne pointe qu'une des coordonnées possibles sur l'axe de contextualisation socio-historique, et le décalage sémantique de chacun de ces deux termes ouvre de nouvelles perspectives.

Comment, d'abord, étudier les textes « mineurs »? Margaret Cohen s'est penchée sur le genre désormais « hors d'usage »[16] du roman sentimental du début du XIXe siècle. L'auteur revendique une relecture féministe de l'histoire littéraire traditionnelle, et défend l'idée que, en France, le réalisme de Balzac et de Stendhal fut une réaction à ce genre en vogue dans les années 1830, et essentiellement écrit par des femmes. Lire les œuvres de ce genre à travers la grille du réalisme, ce serait selon Cohen reconduire le geste dénigrant par lequel ce dernier a historiquement éclipsé le roman sentimental.

Dans le cadre assumé de la notion de champ littéraire, Margaret Cohen ne peut rendre justice à ces écrivains qu'à la condition d'un triple glissement. Pour voir clair dans le brouillard indistinct des noms propres oubliés, elle s'autorise tout d'abord à considérer que le genre peut être une position dans le champ littéraire. Il s'agit donc d'une *position textuelle* et non, comme chez Bourdieu, de la position d'un individu dans l'arène sociale des activités littéraires[17].

La cohérence sociale de cette position suppose l'introduction d'un deuxième postulat : tout genre littéraire est une solution artistique pertinente à une douloureuse contradiction sociale. Ce n'est pas, comme chez Bourdieu, la « volonté de puissance » des individus engagés dans le champ littéraire qui explique seule, *en dernière instance*, son évolution historique ; ce n'est pas non plus considérer, comme dans son analyse de *L'Éducation sentimentale*, l'écriture en termes de « sublimation » d'une position sociale *singulière*. La structure de l'intrigue qui caractérise le genre sentimental, nous dit Cohen, est une insoluble double contrainte

16. Margaret COHEN, *The Sentimental Education of the Novel*, Princeton : Princeton University Press, 1999, p. 20.

17. La sociologie des œuvres de Bourdieu est en effet une sociologie des auteurs, pour reprendre une formule de J.-L. Fabiani, dans « Les Règles du champ », p. 84.

morale, celle de l'intérêt commun et celle de la liberté individuelle, qui reproduit la structure ambivalente du libéralisme de l'époque. La tension entre les deux faces du droit individuel prôné par le libéralisme, à la fois droit de faire ce qu'on veut et droit de s'impliquer comme citoyen en faveur du bien-être collectif, est résorbée dans une histoire romancée qui met l'accent sur les choix amoureux des femmes : la double nature intime et sociale des alliances matrimoniales en fait un lieu privilégié de médiation entre les devoirs individuels et collectifs. Cette question douloureuse du libéralisme, « que nous n'entendons plus » aujourd'hui[18], fut toutefois résolue, *dans les faits*, par la situation politique inaugurée par la Révolution de juillet. Le genre n'avait plus de raison d'être, et les réalistes purent sans peine contribuer à le faire oublier.

La hiérarchie du champ littéraire implique enfin, *par définition*, une plus grande singularité des œuvres en haut qu'en bas, pour ainsi dire, parce que la norme dominante masque les termes propres dans lesquels les écrivains dominés ont conçu leur projet artistique, et qui seuls permettraient de rendre compte de la particularité de leurs œuvres. Le choix de l'appartenance générique est une solution élégante à cette question délicate. Margaret Cohen stipule un ordre dans la poussière de ces romans « totalement » oubliés, sans perdre de vue que cet ordre générique s'inscrit dans une lutte plus globale qui concerne tous les genres en présence. En d'autres termes, elle conçoit une légitimité interne au roman sentimental, qui ne soit pas assimilable aux mécanismes de domination propres à l'ensemble du champ littéraire. Le genre du roman sentimental était reconnu comme tel dans les années 1830 ; il constituait une rubrique à part dans les catalogues des libraires. Aussi peut-on supposer qu'il avait des règles qui lui assuraient une cohérence aux yeux des écrivains et des lecteurs de l'époque. Le roman sentimental était une norme d'écriture et de lecture. Il formait un horizon d'attente générique distinct du réalisme. En restituer la grammaire, c'est se donner les moyens de réévaluer les romans sentimentaux à l'aune de leur projet spécifique, et donc de différencier des œuvres que le recours à la légitimité comme domination symbolique dénigrerait en bloc.

La mise au jour de sa grammaire s'inspire bien peu de la notion de champ littéraire. C'est dans un second temps seulement,

---

18. *Ibid.*, p. 25.

lorsqu'il s'agit de juger de la postérité du genre, que la sociologie de la légitimité peut être réintroduite. La réserve est de taille : la norme du champ littéraire influe moins sur l'écriture des genres mineurs que sur leur réception. Aussi doit-on distinguer entre les effets diversifiés du « sens public » des œuvres[19], selon qu'il s'agit de la production ou de la consommation des textes, et ne pas confondre anticipation par l'écrivain des lectures possibles de ses ouvrages et intériorisation des normes dominantes du champ littéraire. L'étude de Cohen présuppose ainsi de ne pas rabattre la valeur des œuvres sur la position de leurs auteurs au sein du champ littéraire, et donc d'assumer d'autres axiomes que ceux de Pierre Bourdieu, en ce qui concerne notamment la marge d'innovation artistique dévolue par la théorie aux écrivains mineurs (on dirait, en anglais, leur *agency* artistique).

Position textuelle collective dans le champ littéraire, dont la cohérence générique tient à ce que la littérature soulage des douleurs sociales, et création effective autorisée aux plus mauvais écrivains : le recours à la notion de champ littéraire, chez Cohen, rompt avec la théorie de Bourdieu sur des points aussi centraux que la définition de la littérature, et la logique de l'évolution des formes littéraires. Reste à savoir ce qu'on peut garder de l'eau du bain quand on en a jeté le bébé : une articulation classique entre systèmes symboliques et groupes sociaux, une concurrence généralement admise entre genres littéraires, et le projet neuf d'une *grammaire des genres mineurs* au service d'une nouvelle forme d'histoire littéraire, enfin attentive aux variations historiques et sociales de la valeur des œuvres.

La matérialité du texte

Dans la mesure où elles s'inscrivent dans le cadre d'une sociologie de la légitimité, les études de Bourdieu sur Flaubert constituent autant de déconstructions sociologiques de l'institution de la littérature comme sphère détachée de la réalité sociale. En dégageant la « formule » sociologique de l'œuvre d'un écrivain qui a explicitement rejeté toute considération sociale, Bourdieu parvient à suggérer qu'aucun système symbolique ne résiste à une compréhension d'ordre sociologique. Cette avancée délibérée sur

---

19. Le terme apparaît très tôt dans les travaux de . Bourdieu (« Champ intellectuel et projet créateur », in *Les Temps modernes*, 246 (1966), p. 885), pour se résorber ultérieurement dans l'étude de la « logique du travail d'écriture » (*Les règles de l'art*, p. 277).

le terrain des études littéraires, et l'indéniable richesse de ses résultats, visent à pointer les limites de la lecture « interne » des textes, et à démontrer par l'exemple que la puissance théorique de la sociologie vient à bout des phénomènes apparemment les moins sociaux, c'est-à-dire les plus périlleux pour elle. Ce sociologisme du contexte n'exclut toutefois pas le texte, comme on a trop souvent voulu le faire croire, et l'analyse de *L'Éducation sentimentale* reconfigure le matériau textuel en mettant notamment l'accent sur le système des personnages et le style indirect libre. Ce sont là des caractéristiques formelles abstraites, au même titre que la narration ou les figures rhétoriques. Si Bourdieu rompt avec l'idée que le texte n'existe que coupé de son « contexte d'origine », il partage cependant avec la nouvelle critique, qu'il prétend par ailleurs déconstruire, une même conception de la nature du texte : sa lecture sociologique considère *L'Éducation sentimentale* comme la trace symbolique de déterminations sociales. Le texte est un ensemble *abstrait* de composantes stylistiques, c'est-à-dire indépendant de ses inscriptions *matérielles*.

Toutes les éditions de *L'Éducation sentimentale* peuvent-elles être ramassées sous un « même » texte ? Si l'on considère la littérature du point de vue de sa production, on se situe en amont de toute publication, et le texte est l'aboutissement d'un processus dont il conserve maintes traces. Aussi les diverses éditions de *L'Éducation sentimentale* n'importeront-elles que si Flaubert lui-même y a ajouté des indices susceptibles d'éclairer la genèse du texte. Du point de vue de la réception ou de la consommation de la littérature, cependant, la publication est la condition de la diffusion d'un texte. C'est le point de départ de l'enquête. Or, sitôt mis en circulation, un ouvrage s'offre inéluctablement à des appropriations différenciées : les codes de lecture varient en effet selon les groupes sociaux, et selon les époques. Le texte, de ce point de vue, est le support de multiples interprétations, *également valables*, qui naissent d'une part du simple fait de sa circulation au sein des corps de métiers responsables de sa fabrication, et dont il garde parfois des vestiges (songeons à certaines « coquilles » très politiques), et d'autre part de sa réception proprement dite par des lectorats parfois improbables.

Mais, dès lors, comment un « même » texte peut-il s'offrir à plusieurs lectures, dont aucune ne serait une mésinterprétation ? La validité égale des interprétations compossibles repose sur une

sémiologie que Roger Chartier a été amené à expliciter à l'occasion d'une controverse avec Robert Darnton[20]. Il faut supposer une mobilité sémantique des significations d'un « même » texte, une ambivalence de ses connotations, qui en autorisent divers *usages*. Aussi le texte ne signifie-t-il qu'en acte, et sans l'ensemble des déterminations que lui impose tout lecteur, il n'est qu'une ressource aveugle de significations.

Une telle sémiologie s'enrichit chez Chartier d'une hypothèse supplémentaire, qui ouvre le chantier de la bibliographie matérielle : « le format du livre, les dispositions de la mise en page, les modes de découpage du texte, les conventions typographiques sont investis d'une « fonction expressive » et portent la construction de la signification. Organisés par une intention, celle de l'auteur ou de l'éditeur, ces dispositifs formels visent à contraindre la réception, à contrôler l'interprétation, à qualifier le texte »[21]. Intentions des auteurs, des éditeurs, des lecteurs, ou plutôt conventions d'écriture, règles du métier et attentes différenciées : la matérialisation même du texte, sa fabrication, son maniement et sa conservation engagent de nombreuses sphères d'activité et autant de points de vue sur la littérature. On ne peut pas étudier *le* texte du *George Dandin* de Molière, car la pièce ainsi considérée n'est qu'une fiction savante. Il faut, nous dit Chartier, se pencher sur les « formes variables qui la proposent au déchiffrement »[22]: soit les diverses éditions qu'occasionnèrent, dès 1668, ses représentations à la cour et à Paris, ainsi que les réceptions contrastées des publics courtisan et bourgeois.

Le texte devient un *révélateur* des diverses conventions qui régissent l'ensemble des activités littéraires, étendues à leur dimension matérielle. Son étude, rigoureusement poussée dans ses implications ultimes, consisterait à tracer sa *carrière* dans les divers groupes sociaux concernés par la littérature, et aux diverses époques qui l'ont fait arriver jusqu'à nous chargé de valorisations multiples, évidentes ou oubliées : l'objet-livre s'y muerait en vecteur ambivalent de liens sociaux.

---

20. Roger CHARTIER, « Text, Symbol and Frenchness », *Journal of Modern History*, 57 (1985), p. 682-695.

21. R. Chartier, « Bibliographie et histoire culturelle », in *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris : Albin Michel, 1998, p. 256.

22. R. Chartier, « George Dandin, ou le social en représentation », *Annales HSS*, 2 (1994), p. 279.

Les usages de l'imagination

Le deuxième axe de contextualisation consiste à rapprocher les textes littéraires des sciences sociales sous l'angle des modes discursifs d'organisation, et donc de connaissance, que proposent les uns et les autres de la réalité sociale, sans considération de leur valeur de vérité.

Tout d'abord, il ne s'agit pas de considérer les savoirs présents dans la littérature, et d'étudier par exemple la façon dont la sociologie informe l'énonciation ou la narration d'un roman réaliste. Il ne s'agit pas non plus de se pencher sur les usages que les sciences sociales font des documents littéraires, et de s'interroger par exemple sur les corpus que doit privilégier une histoire des sentiments ou des croyances. Car dans l'un et l'autre cas, on réduit l'un des termes aux présupposés de l'autre.

Toute la difficulté tient dans la question suivante : quel est le terrain commun de la littérature et des sciences sociales ? Le savoir ? La vérité ? La fiction ? Le style ? Il convient dans un premier temps de formuler les apories : soit l'opposition théorique réelle, et lourde de conséquences, du scientisme (ou de l'épistémologie classique) et de la rhétorique (ou de la poétique).

Le scientisme se nourrit du mythe de l'affranchissement héroïque des sciences sociales à l'égard de la littérature. Il lui suffit de dresser une galerie de portraits qui incluent ceux de Langlois et Seignobos, de Durkheim ou de Bloch, pour mesurer la victoire de la santé scientifique sur les « microbes littéraires »[23]. Ce rigorisme ne voit dans le langage qu'une interférence brouillant le rapport logiquement transparent du savant à son objet : les mots sont un véhicule neutre de la pensée, un stock de dénotations pures. L'explication des « faits vrais » n'a rien de commun avec les romans ou la poésie. On comprend que le scientisme récuse fermement la possibilité de toute comparaison de ses procédures avec la littérature.

Le courant rhétorique repose pour sa part sur une lecture désabusée de l'histoire des sciences sociales. Il procède à l'inverse du scientisme : la conception qu'on peut lui prêter du langage comme structure intrinsèquement métaphorique ou tropique l'en-

---

23. Selon le mot de Charles-Victor LANGLOIS, « L'Histoire au XIXe siècle », in *Questions d'histoire et d'enseignement*, Paris, 1902, p. 229, cité par François HARTOG, *Le XIXe siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris : PUF, 1988, p. 155.

traîne dans un relativisme impitoyable pour la prétention scientifique des sciences sociales. Ces dernières sont de la littérature refoulée. Leur comparaison avec la littérature se fait selon le seul critère de leur textualité, et le régime de vérité des textes savants relève alors moins d'une explication vérifiable de phénomènes réels que d'une présentation persuasive de leurs constructions textuelles.

Jean-Claude Passeron a abordé l'argumentation des sciences sociales par une voie oblique qui préfigure ce que pourrait être une étude des modes savant et littéraire d'organisation de la réalité. Par ailleurs, ses travaux complémentaires sur la littérature suggèrent, pour l'écarter cependant aussitôt, un entre-deux théorique d'où saisir, à une égale distance de leurs procédures, divers types de « jugements synthétiques ».

Baptisée « schématique »[24], l'échelle d'analyse de Passeron vise à rendre compte des « opérations sémantiques non entièrement formalisables, et donc non entièrement traductibles dans une langue artificielle, mais pourtant argumentativement opératoires »[25] qui sont engagées dans les enquêtes en sciences sociales. La schématique est nécessaire à la clarification épistémologique de leur régime de vérité, qui n'est ni formel ni expérimental, sans pour autant être nul et réductible à des effets de manche rhétoriques. Il faut se tourner un instant, pour saisir les objectifs et la portée de l'élaboration d'un niveau schématique distinct du scientisme logique et de la rhétorique, du côté du *Raisonnement sociologique*[26], ouvrage qui précise les modalités et les limites de la connaissance en sciences sociales.

Le Raisonnement sociologique est une tentative de concilier l'aspiration scientifique des sciences sociales avec les contraintes épistémologiques que leur fixe la nature même de leurs objets. Les sciences sociales cherchent à expliquer une réalité sociale et historique d'une richesse empirique irréductible, et à laquelle leurs descriptions savantes se frottent comme à un infini inépuisable. Pour en tirer quelque chose d'intelligible, elles y prélèvent

---

24. Jean-Claude PASSERON, « Logique et schématique dans l'argumentation des sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, 107 (1997), p. 169-196.

25. *Ibid.*, p. 172.

26. J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris : Nathan, 1991.

des informations jugées pertinentes et les articulent grâce à une conceptualisation unifiée. Ce trajet heurté des données à l'explication constitue le raisonnement sociologique. Passeron le définit, dans le sillage de Max Weber, comme un raisonnement essentiellement comparatif, dans la mesure où le sens de ce qu'on retient de la réalité sociale ne naît que du contraste théoriquement contrôlé avec d'autres éléments prélevés soit autrement, à la faveur d'un « métissage méthodologique »[27], soit ailleurs, c'est-à-dire dans d'autres couches sociales, à d'autres époques ou dans d'autres sociétés.

L'impératif intimé aux sciences sociales en vue de garantir la véridicité de leurs assertions stipule qu'elles rendent leurs explications le plus vulnérables possible à la richesse du monde historique, et donc qu'elles ne coupent pas trop hâtivement leurs constats généraux et gnomiques des contextes où ils furent prélevés. Aussi la langue des sciences sociales n'est-elle jamais totalement formelle, puisque le raisonnement qui la porte « se tient sous la *contrainte* d'énoncer ses généralités en prenant appui sur des constats de base *qui ne sont jamais comparables sous tous les rapports* », et « doit incorporer à l'interprétation des constats qu'il énonce un discours sur la variation de leurs contextes et sur la production des informations qu'il utilise »[28]. Ce refus de considérer certains pans du monde historique « toutes choses égales par ailleurs » implique que les *versions* que les sciences sociales livrent du monde ne s'énoncent pas dans une autre langue que celles des œuvres littéraires : elles élaborent toutes deux des « univers de discours »; seule diffère la logique de leurs compositions, et donc la cohésion de leurs énoncés.

Les périls d'une telle proximité ont incité Passeron à détailler ces logiques afin de préciser la spécificité des élaborations scientifiques. Sur l'exemple privilégié des romans réalistes, il a articulé la comparaison entre les sciences sociales et la littérature autour de trois niveaux d'analyse : l'observation, le raisonnement et le style[29]. L'effet de réel cher à Barthes consiste, en termes

---

27. J.-C. Passeron, « Le Modèle, l'enquête et le récit », *in* Nonna Mayer, ed., *Les Modèles explicatifs du vote*, Paris-Montréal : L'Harmattan, 1997, p. 25.

28. J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique*, p. 114.

29. J.-C. Passeron, « L'Illusion du monde réel : *-graphie*, *-logie*, *-nomie* », *in* C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le Savant et le populaire*, p. 229-50.

schématiques, à transformer *par le style* une observation singulière en une considération générale d'autant plus indiscutable qu'elle glisse le plus souvent à l'arrière-plan du roman et bénéficie de la croyance globale du lecteur instaurée par le pacte romanesque. De l'observation aux lois sociales, de la sociographie à la sociologie, en somme, sans passer par le contrôle logique et argumenté des inférences. Ainsi, conclut Passeron, « on a souvent vu faire de la bonne littérature avec de la mauvaise sociologie, parfois même avec de la bonne, jamais de la bonne sociologie avec de la littérature, bonne ou mauvaise »[30]. De même que chez les anthropologues soucieux de thématiser les normes d'écriture de leur discipline[31], c'est la définition de ce que sont et doivent être les sciences sociales qui guide les réflexions épistémologiques de Passeron. Il ne s'agit de décrire les rapports des sciences sociales et de la littérature qu'en tant qu'ils précisent les exigences que doit se fixer le raisonnement sociologique. La littérature est davantage un repoussoir qu'un appui.

Et pourtant les trois niveaux distingués au sein de la schématique, soit l'observation, le raisonnement et le style, me semblent pouvoir être réinvestis dans l'étude des *épistémographies* particulières, entendues comme des agencements indissociablement épistémologiques, stylistiques et sociaux. Cela suppose néanmoins un léger déplacement du centre de gravité théorique. Dans le cadre de la schématique, la littérature est un repoussoir, parce que Passeron s'y attache à la clarification épistémologique du *raisonnement* sociologique. Il ne privilégie pas, comme j'aimerais le proposer ici, l'analyse des configurations historiquement variables de l'observation, du raisonnement et du style à la faveur desquels la littérature et les sciences sociales ont donné une cohésion intelligible à une diversité éprouvée par leurs auteurs. En d'autres termes, leur comparaison nécessite selon moi l'adoption d'une focale qui autorise les variations d'accents : c'est tantôt le raisonnement qui prédomine dans l'organisation discursive du divers, tantôt le souci du style, sans pour autant toutefois que les

---

30. J.-C. Passeron, « L'Illusion du monde réel », p. 249.

31. Clifford GEERTZ, *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris : Métailié, 1996 ; James CLIFFORD, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris : École Normale Supérieure des Beaux-Arts, 1996.

deux autres termes perdent toute pertinence, sous peine de retomber dans le scientisme ou la rhétorique.

Il ne s'agit donc plus d'évaluer le degré de vérité des versions du monde (quand bien même on distinguerait entre vérité scientifique et vérité mythologique), mais de décrire leurs configurations spécifiques. Car sous la contrainte d'être vraies, belles ou bonnes, les sciences sociales et la littérature sont incommensurables. Ni plaisir sensible pur du style, ni pur cheminement de l'entendement, ni expérience aveugle ni connaissance vide, les sciences sociales et la littérature appellent une schématique, certes, mais délivrée du souci du vrai, du beau et du bon.

La comparaison de constructions discursives littéraires et savantes, dans son projet même, rejoint ce « scandale de l'imagination » pointé jadis par Castoriadis[32]: elle suppose en effet de considérer sur le même plan la rationalité et l'ordonnancement du divers empirique, la vérité et l'organisation discursive, la connaissance et le style,— en d'autres termes, de considérer le vrai, le beau et le bon non plus comme des postulats indiscutés de l'investigation (le vrai pour le scientisme, le beau pour la stylistique ou le bon pour la critique), mais comme des *aspirations* intrinsèques aux textes étudiés. Il ne s'agit plus de voir dans la littérature un repoussoir des sciences sociales, et dans celles-ci une fiction invérifiable et oublieuse de son tribut au langage ou aux intérêts sociaux. Elles peuvent être conçues, à la faveur de ce pas suspendu de la valeur (de vérité, esthétique ou utilitaire), comme des *usages spécifiques de l'imagination*, c'est-à-dire comme des versions du monde dont les modalités de groupement des détails observés, les règles de composition ou les usages sociaux, pour être souvent divergents, se révèlent parfois historiquement très proches.

Un exemple nous fera saisir la fécondité de ce double découplage de l'approche épistémologique traditionnelle, soit l'intégration de la dimension discursive de la connaissance et la suspension de la valeur de vérité des différents types de versions du monde.

Si l'on se penche sur les descriptions des enquêtes sociales et du roman réaliste au XIXe siècle en France, on constate qu'elles parta-

---

32. Cornelius CASTORIADIS, « La Découverte de l'imagination », in *Les Carrefours du labyrinthe. Les domaines de l'homme*, tome 2, Paris : Seuil (Points Essais), 1986, p. 409-454 (l'expression citée clôt l'article).

gent une aspiration commune à l'élaboration de *types* sociaux. Cet horizon commun brouille la distinction *a priori* entre la scientificité des unes et la mythologie des autres. Et pourtant il y a des différences. Elles courent entre la littérature et les sciences sociales naissantes, les traversent parfois d'une manière qui les confond, mais on peut repérer des modalités spécifiquement littéraire et savante d'agencement de l'observation, du raisonnement et du style.

Dans les enquêtes sociales, la description est tendanciellement subordonnée au raisonnement. Chez Michel Buret, auteur d'un ouvrage intitulé *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France* (1840), l'évocation d'un quartier miséreux de Londres se diffracte en pans descriptifs soumis, jusque dans leur style, au raisonnement : tantôt l'auteur avance minutieusement des chiffres en vue de contrer les statistiques officielles à ses yeux trop peu alarmistes, tantôt il verse dans le registre du pittoresque social, si cher à Flora Tristan ou George Sand, afin d'émouvoir son lecteur sur un point crucial de son argumentation. Dans les monographies du sociologue Frédéric Le Play, sorte de cas limite de l'imitation des procédures des sciences naturelles dans la seconde moitié du XIXe siècle, la description de familles ouvrières est avant tout comptable, et le budget élevé au rang de révélateur exhaustif des modes de vie fait figure de nomenclature des faits sociaux. Mais les exigences de ce monument de science objective ne s'imposent pas aux confins du style et de l'observation. La langue résiste à son usage transparent et neutre, et Le Play doit renoncer à l'égrenage de tableaux nus ; et le réel résiste au systématisme des rubriques, si bien que Le Play se voit tiraillé entre ce qu'il appelle « la précision commandée par l'arithmétique » et « l'exactitude de l'observation »[33].

Du côté de la littérature, l'aspiration à mettre en scène des types sociaux commande souvent l'élaboration de l'intrigue romanesque, et la collecte des informations sur le terrain (aux Halles, dans les mines, dans les bals populaires, etc.). Mais la narration ne surplombe pas la description à la manière d'un raisonnement, et l'écriture déborde sans cesse la grille des types. Soit qu'un personnage comme Germinie Lacerteux, dans le roman des Goncourt qui porte son nom, oscille entre deux types en raison de la logique même du drame, en l'occurrence la domestique vieille

33. Frédéric LE PLAY, *La Méthode sociale*, Paris : Méridiens Klincksieck, 1989, p. 289.

fille et l'hystérique[34]; soit que les propriétés attribuées à un personnage s'enrichissent, dans une description virant au pittoresque, c'est-à-dire à la prééminence de l'épars sur le typique, d'éléments imaginaires mal contrôlés par l'écrivain attentif presque exclusivement à la cohésion des dispositifs linguistiques, comme le style indirect libre ou l'écriture artiste.

Si les romanciers et les sociologues partagent l'aspiration à décrire des types sociaux, ils ne prélèvent pas les mêmes détails dans la réalité sociale qu'ils vont observer, ils ne les formulent pas de la même manière, et ils ne les inscrivent pas pareillement dans le cheminement de leurs textes. Ainsi, sans préjuger de la valeur scientifique, esthétique ou morale des enquêtes sociales et des romans réalistes, on peut néanmoins détailler dans leur diversité, d'autant plus significative qu'on les a souvent confondus, les usages de l'imagination qu'ils mettent en œuvre.

La littérature comme ressource éthique

Si l'on suppose à la littérature des causes et des significations sociohistoriques, ainsi que des manières spécifiques d'élaborer ses référents, rien n'exclut qu'elle ait des effets propres; en d'autres termes, que la lecture d'œuvres littéraires donne lieu à des formes d'*expérience* particulières.

Hans Robert Jauss, dans un texte fameux, a évoqué les trois fonctions de l'expérience esthétique : médiatrice, critique et communicative. La première naît de ce que l'œuvre d'art organise le monde et le rend familier, saisissable; la deuxième recouvre l'éducation du point de vue que celle-ci propose à nos habitudes routinières de perception; la dernière, que Jauss juge la moins évidente, parce qu'elle a été la plus occultée par la réflexion théorique sur l'art, tient à la « transmission de normes sociales par l'exemplarité de l'art »[35].

L'étude de la fonction de communication, disait alors Jauss, reste à faire, et il en a démontré la fécondité dans un article consacré à la « douceur du foyer » tel que l'exalte le lyrisme fran-

---

34. Voir Pierre-Henri CASTEL, *La Querelle de l'hystérie*, Paris : PUF, 1998, p. 245-50.

35. Hans Robert JAUSS, « Petite Apologie de l'expérience esthétique », in *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 1978, p. 123-57; citation, p. 148.

çais du milieu du XIXe siècle[36]. Cette courte pièce d'histoire littéraire s'inscrit cependant dans un cadre théorique dont l'horizon, pour ainsi dire, est davantage philosophique qu'historique. Dans un « Tableau des modèles d'identification et d'activité communicationnelle esthétiques »[37], qu'il tire d'une lecture de la *Poétique* d'Aristote, Jauss brosse l'éventail des possibles offerts à l'expérience de tout lecteur : les « normes sociales » y sont des extrapolations logiques de besoins (évasion, apaisement, ou rire rituel) ou d'émotions (admiration, pitié, ou plaisir) attribués à la nature humaine dans le sillage de la philosophie morale ; et le lecteur, une forme vide sans propriété, et donc sans histoire. On peut selon moi reprendre à nouveaux frais cet enthousiasmant programme de recherche en faisant l'économie de cette anthropologie immobile.

Le détour par Max Weber, et notamment par son ouvrage consacré à *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, auquel je pense lorsque je qualifie d'*éthique* ce troisième axe de contextualisation de la littérature, permet de reformuler « la transmission de normes sociales par l'exemplarité de l'art » de manière à thématiser explicitement la nature et l'évolution de ces « normes », les mécanismes de leur « transmission » et les formes variables de l'« exemplarité » des œuvres d'art.

Weber se penche sur les modalités subjectives d'appropriation des idées et des croyances religieuses[38]. Ce processus, nous dit-il, coïncide avec l'acquisition de dispositions d'*esprit* et d'*action*, qui recouvrent, dans les deux cas, des « qualités éthiques déterminées » orientant des « conduites de vie ». Et conformément au principe de la neutralité axiologique qu'il a lui-même formulé, Weber se propose de décrire ces qualités sans les dénoncer, ni les défendre.

Dans une veine similaire, Nathalie Heinich a étudié les modalités contemporaines d'appropriation des croyances liées à la figure de l'écrivain[39]. Elle a par ailleurs défendu l'idée d'un « tournant pragmatiste » dans les sciences sociales de l'art, qui substituerait

---

36. H. R. Jauss, « La Douceur du foyer. La poésie lyrique en 1857 comme exemple de transmission de normes sociales par la littérature », in *Pour une esthétique de la réception*, p. 263-99.

37. H. R. Jauss, « Petite Apologie de l'expérience esthétique », p. 152.

38. Je me fonde ici sur l'interprétation que Jean-Pierre GROSSEIN a livrée en introduction à sa traduction des textes de Weber sur la sociologie de la religion (Max WEBER, *Sociologie des religions*, Paris : Gallimard, p. 51-129).

39. Nathalie HEINICH, *Être écrivain. Création et identité*, Paris : La découverte, 2000.

aux études basées sur « l'axiologie et l'herméneutique des œuvres » une « anthropologie du rapport aux œuvres »[40]. Ce refus du sociologisme appelle le pas suspendu de la sociologie : Heinich ne parle donc pas au nom des écrivains, elle ne parle pas non plus contre eux, c'est-à-dire par-delà leurs illusions supposées, mais elle parle du rapport qu'ils entretiennent à leur pratique d'écriture, et elle en parle dans les termes qu'ils utilisent eux-mêmes pour l'évoquer. Elle décrit ainsi les différents régimes de valeurs à travers lesquels une trentaine d'écrivains vivants appréhendent leur propre activité. Il s'agit pour elle d'expliciter « l'espace des possibles de l'identité d'écrivain » [41], c'est-à-dire les diverses postures auxquelles croient et s'identifient ces individus engagés dans l'écriture littéraire. Ces régimes d'identification différents, et parfois exclusifs, constituent chacun un ensemble cohérent de valeurs, et déterminent des figures typiques : l'idéal désintéressé de l'artiste s'oppose ainsi au réalisme mercantile de l'auteur à succès[42].

C'est dire que, comme chez Weber, les régimes d'identification littéraires recouvrent des « types d'homme » historiquement constitués et caractérisés par des qualités spécifiques[43] organiquement liées dans un *ethos* particulier. Pour Weber : l'homme de culture, l'homme capitaliste, etc. Pour la littérature : le chevalier courtois, l'honnête homme, le libertin, l'artiste, le mari bourgeois, le décadent, etc. On rompt, de ce point de vue, avec l'anthropologie immobile de Jauss.

Mais la littérature ne participe pas seulement à la diffusion des formes de vie existantes,— qu'elles aient trait à l'activité littéraire, à la sphère affective ou à la vie spirituelle : elle contribue à les créer par l'exemplification. L'exemple littéraire n'est en effet pas de l'ordre de « l'illustration d'une règle générale dont il représente simplement un « cas particulier »» (l'*Exempel* chez Kant); « il ne spécifie pas une règle mais invente un modèle » (le *Beispiel* chez Kant). Il possède une « force » propre qui tient à la synthèse ainsi opérée de l'universel et du particulier, de l'abstrait et du

---

40. N. Heinich, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris : Minuit, 1998, chapitre 6.
41. N. Heinich, *Être écrivain*, p. 14.
42. *Ibid.*, p. 28-29.
43. J.-P. Grossein, « Présentation », *in* M. Weber, *Sociologie des religions*, p. 122.

concret[44]. Les « types d'homme » qu'on trouve dans la littérature n'expriment pas uniquement les valeurs de certains groupes sociaux ; ils ne les détournent pas non plus à tout coup de façon critique ; ils offrent aux lecteurs des possibilités positives d'identification en leur proposant des agencements nouveaux de croyances et de pratiques.

On peut relire, sous cet angle précis, l'étude qu'a faite Norbert Elias de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, texte dont on sait le succès qu'il connut au début du XVIIIe siècle. Les nombreux déguisements des personnages mettent en scène, nous dit Elias, une forme de relation soupçonneuse au réel : « Ce qui caractérise le niveau de conscience dont *L'Astrée* est l'expression, c'est le fait que les héros du roman ne se bornent pas à se déguiser, à dissimuler, à prétendre être et ressentir ce qu'ils ne sont pas et ne ressentent pas [...] mais qu'ils se livrent à des réflexions sur le déguisement et la dissimulation. La possibilité du déguisement fait partie des règles du jeu. On réfléchit aux problèmes soulevés par la faculté qu'ont les hommes de dissimuler leurs pensées et leurs sentiments »[45]. Le roman incite ses lecteurs à expérimenter ce qui était alors une « nouvelle structure de la conscience »[46]; plus réflexive qu'au moyen âge, elle rejoignait les aspirations et les inquiétudes suscitées par l'aristocratisation de la noblesse, et fournissait aux individus visant à établir ou à assurer la reconnaissance de leurs titres une distance féconde à leur propre statut. Ce nouveau « recul pris par rapport à soi-même » se répercute sur le traitement que réserve d'Urfé à l'amour, dont la quête par les personnages principaux constitue le noyau du roman. Passion suspendue aux dévoilements ambigus des sentiments, qui appellent de part et d'autre un effort neuf de déchiffrement, puis union et promesses de fidélité : ce « modelage de l'affectivité » fut « considéré comme un idéal par une couche moyenne de la noblesse curialisée »[47]. Expérience esthétique, intellectuelle, mais aussi *politique*, puisque cette conception de l'amour impliquait une échelle de

---

44. Voir Fernando GIL, « La bonne description », *Enquête*, 6 (1998), p. 142-3.
45. Norbert ELIAS, *La Société de cour*, Paris : Flammarion (Champs), 1985, p. 291.
46. *Ibid.*, p. 290.
47. *Ibid.*, p. 293.

valeurs différente de celle de la couche dominante de la cour, qui s'adonnait à l'amour frivole et sensuel[48].

Ainsi le recours à la notion d'*expérience* esthétique n'expose-t-il pas nécessairement à l'éloge subjectif de la jouissance pure des textes. Il rappelle bien plutôt que la littérature contribue à l'élaboration des *ethos* sociaux, à proportion de la place qu'elle occupe dans l'éducation de ses lecteurs. Le projet de Jauss ainsi reformulé n'en trahit pas l'esprit, bien qu'il en bouscule la lettre. L'analyse de la « transmission des normes sociales par l'exemplarité de l'art » glisse simplement vers l'étude des modalités culturelles par lesquelles des communautés de lecteurs s'approprient les ressources éthiques diversement exemplifiées dans la littérature.

De l'incomplétude des jeux de corrélation

À aucun moment, nous n'avons perdu de vue la textualité. Et les chantiers les plus éloignés de l'orthodoxie de l'origine n'ont pas dissous *le* texte dans ses contextes. Le parcours le long des axes a plutôt fait varier les échelles de pertinence du matériau textuel. On a vu les accents se déplacer d'une strate à l'autre, de l'énonciation à la narration, des personnages aux métaphores, ou du genre au péritexte. Il convient donc de renoncer à l'illusion d'une description *exhaustive* des textes pour privilégier l'idée d'une organisation réfléchie d'éléments stylistiques *significatifs*. C'est à vrai dire ce que tout le monde fait dans les études littéraires, et il suffit de le formuler sans trop insister. Convenons donc que le texte n'est jamais lisible qu'à condition d'être organisé en une *configuration textuelle*, dont l'élaboration suppose de ne retenir de la ressource presque infinie des éléments à disposition (songeons à tout ce que les disciples de Lacan ou de Derrida peuvent tirer de quelques mots) qu'une série de composantes jugées pertinentes à l'aune d'un questionnement précis.

L'adoption de l'un ou l'autre axe et le parcours balisé par leurs différentes coordonnées ont par ailleurs suggéré qu'on pouvait recourir à des contextes très variés pour étudier la littérature. Là encore, il convient de renoncer à la généralité vague et pernicieuse du « contexte ». Sous ce terme, on ramasse indistinctement différents modes de mise en relation de la littérature avec autre chose qu'elle-même, et on suggère incidemment, en mettant en avant les tentatives les moins soucieuses des formes de textualité privilé-

---

48. *Ibid.*, p. 292.

giées par les études littéraires, que le recours aux contextes est incompatible avec l'étude conséquente des textes. La pluralité des procédures de *contextualisation* autorise au contraire, comme on l'a vu, des corrélations multiples avec une grande partie du large éventail des configurations textuelles possibles.

On aurait toutefois tort de penser que, reformulés en termes de configuration textuelle et de contextualisation, le texte et le contexte font enfin système, au sens où il y aurait dans le choix particulier d'une strate stylistique une contrainte lourde concernant le contexte. Si le texte et le contexte sont à la fois *coextensifs* (dans l'espace et le temps logiques de la réflexion) et *corrélatifs* (en raison de la double ombre portée des choix effectués au cours de l'investigation), ce n'est jamais qu'à un niveau second qui n'est pas celui de l'objet lui-même, mais des postulats de la recherche. Le principe même de leurs corrélations, la « ténébreuse et profonde unité » qu'impose la « correspondance » entendue d'une échelle textuelle et d'un axe de contextualisation, tient moins aux caractéristiques de *tel* texte littéraire soumis à la question savante, qu'à la définition préétablie des propriétés intrinsèques de la littérature *en général*, et par conséquent de son inscription sociale, de son évolution historique, de son rapport aux autres formes de connaissance et de ses effets propres.

Cette forme d'incomplétude explique qu'on ait pu opposer *a priori*, c'est-à-dire sans le recours à des corpus spécifiés, le sociologisme et la clôture du texte, le scientisme et la poétique, ou la jouissance pure et le moralisme critique. La problématisation des rapports du texte et du contexte que j'ai proposée ici ne résorbe en aucun cas cette aporie épistémologique, mais elle peut contribuer à relativiser les dichotomies convenues, et donc à favoriser les échanges au sein d'un espace logique sans doute clarifié, et peut-être unifié[49].

Jérôme DAVID

---

49. Une première version de ce texte a bénéficié de la lecture de Jean-Michel Adam, Pierre-Henri Castel, Jean-Louis Fabiani, Malika Hammou, Clara Lévy, Jérôme Meizoz et Astrid Ruffa. Je les en remercie, et j'espère qu'au lieu de retomber sur les problèmes qu'ils avaient pointés, ils ne trouveront dans cette version-ci que des erreurs nouvelles. J'aimerais encore mentionner avec gratitude Jean Kaempfer et Claude Reichler, qui m'ont plusieurs fois donné l'occasion, dans le cadre de cours donnés en commun, d'éprouver mes intuitions tâtonnantes devant un public d'étudiants parfois exigeant.